

University of Groningen

Nicolaas Jarichides Wieringa

Thijssen-Schoute, Caroline Louise

IMPORTANT NOTE: You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

Document Version

Publisher's PDF, also known as Version of record

Publication date:

1939

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

Citation for published version (APA):

Thijssen-Schoute, C. L. (1939). *Nicolaas Jarichides Wieringa: een zeventiende-eeuws vertaler van Boccacini, Rabelais, Barclai, Leti e.a.* Koninklijke Van Gorcum.

Copyright

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

The publication may also be distributed here under the terms of Article 25fa of the Dutch Copyright Act, indicated by the "Taverne" license. More information can be found on the University of Groningen website: <https://www.rug.nl/library/open-access/self-archiving-pure/taverne-amendment>.

Take-down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.

I. RÉSUMÉ.

NICOLAAS JARICHIDES WIERINGA, TRADUCTEUR DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE DE BOCCALINI, RABELAIS, BARCLAY, LETI ET AUTRES AUTEURS, AVEC UN EXAMEN DE LA NOTORIÉTÉ DE CES AUTEURS EN HOLLANDE.

PREMIÈRE PARTIE. TEXTE.

CHAPITRE I. MAÎTRE CLAES.

Au mois de novembre 1659 la municipalité de Harlingue — petite ville située sur la côte de la Frise — décida de nommer „Nicolaum Jarichidem” (Wieringa), qui jusque là avait été professeur de l'école des jeunes filles, quatrième maître ou sous-directeur-adjoint des Ecoles latines. Cette nomination était honorifique pour „Maître Claes” (tel est le nom par lequel on le désigne souvent simplement dans les pièces officielles), mais sa situation financière était loin d'en être améliorée, car le nombre de ses élèves, et par conséquent le montant des rétributions scolaires, fut sensiblement inférieur. Maître Claes, qui avait la charge d'une famille nombreuse, adressa en 1669 et en 1671 une requête aux magistrats de Harlingue pour leur rappeler que sa nomination avait été accompagnée de la promesse qu'elle ne lui serait pas désavantageuse. La municipalité était très satisfaite de la façon dont Wieringa s'acquittait de sa tâche, bien qu'elle dût se résigner à voir déchoir les Ecoles latines, par le fait que plusieurs directeurs et leurs adjoints fréquentaient plus assidûment le cabaret que l'école. Or ses deux requêtes valurent à Wieringa une augmentation de ses appointements; ceux-ci ne se sont d'ailleurs élevés qu'à fl. 340.— au maximum, augmentés d'environ fl. 60.— de rétributions scolaires. En 1695 Maître Claes, très âgé, fut destitué honorablement de ses fonctions, tout en continuant à toucher ses appointements; il resta seulement chargé des leçons d'écriture, quatre fois par semaine une leçon d'une heure.

CHAPITRE II. ALLE VOLGEESTIGE WERKEN VAN JAN DEN BRUNE DE JONGE, AVEC TRADUCTION DES CITATIONS.

On a souvent comparé *Alle Volgeestige Werken* (*Œuvres complètes très spirituelles*) de Jan de Brune de Jonge aux *Essais* de Montaigne; la ressemblance cependant n'est qu'extérieure; aussi bien l'œuvre de Montaigne que celle de de Brune a été écrite d'après une méthode dont la digression est un élément essentiel. La conception de la vie qu'on trouve chez de Brune n'offre que peu d'intéressant, ses goûts le portent surtout vers le problème si amplement traité dans les pastorales italiennes et dans la poésie néoclassique, à savoir: „che cosa sia un bacio” et vers les sujets érotiques de ce genre. Bien qu'un examen de

12
l'influence de Marino sur la littérature néerlandaise mènerait probablement à la même conclusion qu'à celle où aboutit Cabeen dans son ouvrage intitulé *L'influence de Giambattista Marino sur la littérature française*, à savoir que cette influence a été beaucoup exagérée, Marino n'en est pas moins un des auteurs cités de préférence par de Brune, et ce n'est certes pas par hasard, s'il a emprunté sa devise à cet auteur fameux. L'œuvre de de Brune n'est pas beaucoup davantage qu'une suite de citations; des perles exotiques, dit-il lui-même, enfilées par lui. De Brune a laissé intraduites la plupart de ses citations, et lorsque Hero Galama, imprimeur-éditeur à Harlingue, voulut publier les œuvres spirituelles de de Brune, mort en 1640, il chargea Maître Nicolaas Jarichides Wieringa de la traduction de toutes les citations. Sans avoir manifesté un don poétique particulier, Wieringa s'est pourtant acquitté de cette tâche d'une façon assez méritoire, aidé au début, comme il nous l'apprend dans l'Avis au Lecteur de *Alle Volgeestige Werken van Jan de Brune de Jonge*, parues en 1665, par Louis Parent, „Lecteur de langues étrangères à l'Illustre Université de Franeker, récemment décédé”.

CHAPITRE III. BOCCALINI ET LES PAYS-BAS.

A. Tendance et importance des œuvres de Boccalini.

Dans les *Ragguagli di Parnaso* de Traiano Boccalini (1556-1613) nous assistons à une réunion de savants au Parnasse autour d'Apollon. C'est un grand honneur de faire partie de cette assemblée de savants, poètes, princes et hommes d'état de tous les pays et de tous les temps, et nombreux sont ceux qui croient pouvoir prétendre à une place au Parnasse; mais qui en sont jugés indignes par Apollon. Au contraire il arrive aussi que seule la perspicacité d'Apollon peut découvrir les mérites inconnus de quelqu'un dont tout le monde croyait qu'il n'y serait pas admis.

Apollon se montre très sévère à l'égard de ceux qu'on peut accuser d'avoir contribué à la propagation des guerres de religion. Jean Bodin se voit relégué au bûcher; Guillaume Budé est banni du Parnasse. Si Boccalini défend l'unité de religion, ce n'est pas tant pour des motifs religieux que pour des raisons d'état. Il est d'avis que les hérésies de la Réforme n'ont servi que de prétexte à ceux qui voulaient rompre le pouvoir de la maison des Habsbourg. Friedrich Meinecke qui, dans son ouvrage intitulé *Die Idee der Staatsräson in der neueren Geschichte* a analysé d'une façon admirable les idées de Boccalini, a jugé que les opinions de celui-ci sur la Réforme, bien que très partiales et par là inexactes, témoignent néanmoins d'une certaine notion de l'histoire. La doctrine de Machiavel au sujet de la „ragion di Stato” remplit d'horreur l'Apollon de Boccalini, mais en contraste avec les anti-machiavélistes en général Apollon (donc Boccalini) n'est pas aveugle à l'influence que devait exercer cette doctrine sur les princes régnants, même s'ils étaient bons et justes.

L'idéal politique de Boccalini, c'est la république aristocratique, mais il ne fait aucune propagande révolutionnaire pour cet idéal — dont il a vu la réalisation à Venise — étant convaincu que peu de peuples

sont naturellement faits pour vivre d'après des principes libéraux. „Il menante”, le rapporteur qui nous renseigne sur les événements à la cour d'Apollon, fait preuve de s'intéresser particulièrement à la révolte contre l'autorité espagnole aux Pays-Bas.

Plus encore que dans les deux Centaines des *Ragguagli di Parnaso* les antipathies de Boccalini pour l'Espagne se manifestent dans sa *Pietra del paragone politico*, qui contient encore une trentaine de ragguagli.

Les idées que Boccalini a exposées sous forme railleuse dans les *Ragguagli di Parnaso*, il les développe sérieusement dans ses *Osservazioni* sur le six premiers livres des *Annales*, le premier livre des *Historiae* et la *Vita Guili Agricolae* de Tacite. Ces *Comentarii di Traiano Boccalini sopra Cornelio Tacito* sont, en contraste avec les *Ragguagli*, d'un intérêt littéraire très mince. D'après Boccalini Tacite aurait eu le dessein de décrire comment les princes régnant sur un peuple habitué à la monarchie doivent agir pour maintenir leur autorité et comment il pourraient éventuellement la compromettre. Amelot de la Houssaye s'est opposé — et non sans raison — à cette opinion de Boccalini que Tacite aurait à dessein voulu cacher dans son ouvrage historique des préceptes politiques, comme on renferme un trésor précieux dans une châsse; à son tour cependant la Houssaye, dans son ouvrage intitulé *Tacite avec des notes politiques et historiques* a surtout mis le lecteur au courant de ses opinions politiques personnelles.

Il existe plusieurs éditions néerlandaises d'ouvrages de Boccalini. En 1669 Jean Blaeu entreprit à Amsterdam l'impression des deux Centaines des *Ragguagli di Parnaso*, avec une suite, intitulée *Parte Terza* de Girolamo Briani de Modène. Les éditions de la *Pietra del paragone politico*, portant le nom d'imprimerie „Cosmopoli” sont des éditions elzéviriennes ou en sont des contrefaçons. Plusieurs de ces éditions sont illustrées par des gravures de Romein de Hooghe ou de ses disciples. L'édition des *Comentarii* „Cosmopoli 1677” a probablement été imprimée à Amsterdam ou à Anvers. C'est à tort que l'éditeur genevois Hermann Widerhold, qui a publié une année après, en 1668 *La Bilancia politica di tutte le Opere di Traiano Boccalini*, a parlé dédaigneusement de cette édition. Les deux premiers volumes de *La Bilancia* contiennent les Commentaires de Boccalini sur Tacite, annotés par Louis Du May, le troisième volume contient des lettres de Boccalini, dont la plupart ont été composées en réalité par Gregorio Leti. Ces lettres donnent des extraits des *Ragguagli* et de la *Pietra*, extraits soi-disant composés par Boccalini à la prière de quelques amis.

B. Traductions d'ouvrages de Boccalini en d'autre langues que le néerlandais, mais imprimées en Hollande.

Dans ce chapitre sont traités successivement:

1. Une traduction allemande de 131 *Ragguagli* par G. Amnicola, réimprimée en 1641 chez Jacob Marci à Leyde.
2. Une traduction en allemand de la *Pietra* par le même Amnicola et réimprimée également en 1641 chez Jacob Marci à Leyde.

3. Une traduction en latin de la *Pietra*, intitulée *Traiano Boccalini Lapis Lydius Politicus*, *Latinate donavit Er. Joan. Creutz*, parue en 1640 chez L. Elzevier à Amsterdam. Le traducteur était un jeune noble suédois, qui avait fait ses études à l'université de Leyde.

4. *The political Touchstone*, traduction anglaise faite par Thomas Scott „printed at Helicon 1622” dont il est probable qu'elle fut imprimée en Hollande.

C. Traductions néerlandaises d'ouvrages de Boccalini.

En 1629 P. C. Hooft a traduit en néerlandais treize *Ragguagli di Parnaso*. Hooft joignait ces traductions à des lettres qu'il écrivait à son beau-frère Joost Baek. Dans les lettres elles-mêmes il donne quelques commentaires sur les événements auxquels Boccalini fait allusion, il explique un mot inusité dont il se sert dans la traduction et donne son opinion sur les satires de Boccalini. Au fond Hooft, qui aime à considérer les choses de tous les points de vue et qui désapprouve les invectives contre les personnes haut-placées — d'autant plus lorsqu'elles viennent de quelqu'un dont on n'a pas demandé l'opinion — comprend mal la mentalité du satirique. Aussi on s'explique que Hooft ait trouvé un plaisir plus intense et plus durable à traduire les œuvres historiques d'un Tacite que les ouvrages satiriques tels que les *Ragguagli di Parnaso*. Les *Vertaalingen uit de Schriften van Trajaan Boccalini* (*Traductions de quelques écrits de Trajan Boccalini*) ont été insérées dans les éditions de 1671 et 1704 des *Œuvres* de Hooft.

On trouve une traduction du *Ragguaglio* 48 de la 2e Centaine dans un pamphlet datant de 1647. Une traduction du premier *ragguaglio* de la *Pietra* se trouve dans une édition de 1652 „corrigée et augmentée de nombreuses annotations” de la traduction par I.V.C. d'une description des séditions à Naples de 1647 et 1547 par Alessandro Giraffi. C'est le *Ragguaglio* où il s'agit de l'étalon napolitain, pauvre animal traqué et efflanqué, qui, malgré cela, est gardé sévèrement par les Espagnols méfiants.

La *Pietra del paragone politico* dans son ensemble fut traduite par Lambert van Bos, qui a été directeur de l'Ecole Illustre de Dordrecht et qui a donné au public néerlandais de nombreuses traductions, e.a. celle de *Le rivoluzioni di Napoli* de Giraffi. La première édition de la traduction de la *Pietra* par van Bos parut en 1669 à Harlingue chez Hero Galama. Ce fut aussi Galama qui imprima en 1670 et en 1673 pour Frederich Stechmann, libraire Amsterdamois, les deux volumes, de la traduction par Wieringa des *Ragguagli di Parnaso*. Le volume I contient, sauf quelques exceptions, la traduction de la première Centaine, volume II celle de la deuxième Centaine et de la troisième partie composée par Briani. En 1701 parut une nouvelle édition, à Amsterdam chez Hendrik Boom et la veuve de Dirk Boom, édition augmentée d'explications qui, après examen, ont paru être la traduction des fades résumés des *Ragguagli* et de la *Pietra* donnés par Leti dans la *Parte Terza* de *La Bilancia*.

Les *Staat-kundige Oeffeningen* (*Exercices politiques*) dans *De Boom der Kennis* (*L'arbre de la Science*) par le pasteur Hubertus van der

écrits historiques originaux autant que les traductions de Hooft témoignent d'une distinction aristocratique.

Dans son ouvrage intitulé *Die antike Kunstprosa* Eduard Norden a distingué deux groupes principaux de style, qu'il appelle l'une la tendance ancienne, l'autre la tendance moderne. Le style ancien est basé sur l'antithèse, qui se manifeste dans la recherche de parallèles dans l'arrangement des mots et des phrases, style enrichi souvent, volontairement ou non, par des allitérations ou des rimes. Le style moderne n'est autre chose qu'une réaction toujours renouvelée contre le style „ancien". Ce style moderne, tout en évitant l'antithèse littéraire, peut lui aussi, lorsqu'il est manié par un grand artiste, devenir un moyen d'expression raffiné et puissant.

Wieringa a écrit un style basé sur l'antithèse, il appartient, du point de vue stylistique, au groupe qui s'oppose à celui auquel appartiennent Tacite, Boccacini et Hooft. Le style de Wieringa montre de grandes ressemblances avec celui des traducteurs anglais à l'époque de la reine Elisabeth. Comme les traducteurs élisabéthains Wieringa fait un emploi abondant de l'allitération et de la variation („doubling") il leur ressemble par sa tendance aux métaphores et par sa traduction réaliste; il ne donne pas dans l'excès de l'Euphuisme. Le même charme qui émane des œuvres des traducteurs élisabéthains se dégage aussi des traductions de Wieringa.

Les traductions puristes de Hooft sont très connues. Cependant le purisme de ce chef de la Renaissance néerlandaise, tout en étant frappant, ne va pas loin. Les purismes de Hooft attirent l'attention en ceci que Hooft a essayé de rendre en néerlandais autant que possible le sens étymologique du mot étranger en entier ou des éléments dont il est composé. Il aboutissait ainsi à des traductions étymologiques puristes inusitées à ce point, qu'il était nécessaire, pour rendre la traduction compréhensible, de donner le mot original en marge. Beaucoup plus systématiquement que Hooft Wieringa évite l'emploi de mots hybrides. Il choisit des mots si courants que seule la comparaison avec le mot original révèle pleinement les principes du traducteur en ces matières. Wieringa abhorre les latinismes et les romanismes, mais il aime au contraire à enrichir le néerlandais de mots empruntés à l'idiome frison.

Malgré les nombreuses digressions et les synonymes, les traductions de Wieringa tirent rarement en longueur. La contraction verbale est un des moyens par lesquels Wieringa sait captiver l'attention du lecteur.

B. Construction de la principale.

La principale affirmative néerlandaise commence généralement soit par le sujet, soit par une partie A (A = autres parties de la phrase que sujet ou verbe). Aussi les deux traducteurs modifient la construction des principales affirmatives italiennes, qui commencent par la forme conjuguée du verbe (*verbum finitum*). Dans la traduction de beaucoup de phrases italiennes du type A. V. S. Hooft et Wieringa divisent la partie A sur toute la phrase. Tous les deux, et Wieringa avec le plus

d'acharnement, ils se refusent à placer encore des compléments avant le verbe, s'il y a déjà une phrase intercalée entre sujet et verbe, comme Boccacalini le fait e.a. dans les premières lignes du ragguaglio I. 1:

Il negozio che l'università de' politici per tanti mesi ha trattato con questi ministri camerali, di poter aprire in Parnaso un pubblico fondaco della lor nazione, *con amplissimi privilegi per li politici, la settimana passata* fu concluso e stabilito.

Là où Boccacalini écrit deux subordonnées, l'une relative, l'autre conjonctive, intimement liées, comme dans le Ragguaglio II. 27:

precetto santissimo e giustissimo, *il quale allora che inviolabilmente era osservato*, ogni onorato virtuoso per meta e ultimo scopo del corso delle sue fatiche si poneva il ben servir il suo prencipe,

Wieringa cherche généralement une traduction libre, tandis que Hooft essaie de conserver la construction latino-italienne.

Dans la phrase néerlandaise l'inversion du sujet et du verbum finitum dans la principale précédée d'une subordonnée est la conséquence logique de l'inversion dans la principale affirmative commençant par une partie A. Dans les longues phrases compliquées, là où l'inversion serait loin de suffire pour obtenir une phrase néerlandaise de type courant, Hooft a souvent maintenu la principale non-invertie précédée d'une subordonnée. Mais ces efforts pour se soustraire à la loi de la syntaxe néerlandaise qui est d'invertir la principale lorsqu'elle est précédée d'une subordonnée, sont loin d'être réussies.

Exactement comme Boccacalini, Wieringa juge inutile de répéter le sujet dans la principale, lorsqu'il a déjà été nommé dans la subordonnée précédente.

C. Construction de la subordonnée.

Lorsque la subordonnée finit par une forme verbale, on parle d'une construction fermée, dans tous les autres cas d'une construction ouverte. En comparaison avec la syntaxe de la subordonnée italienne, la construction néerlandaise est plus souvent fermée.

En général les subordonnées de Hooft sont plus fermées que celles de Boccacalini; mais pourtant les constructions ouvertes sont plus fréquentes dans les *Nieuwmaaren uit Parnas* (*Nouvelles du Parnasse*), qui constituent l'ensemble des *Vertaalingen uit Trajaan Boccacalini*, que dans les autres écrits en prose de Hooft. En contraste avec la principale, la subordonnée néerlandaise commençant par une partie A n'est pas invertie. Hooft maintient quelquefois l'inversion des subordonnées de Boccacalini du type A. Vf. S. (A.), lorsque le sujet est antécédent, il le fait rarement lorsque le sujet n'est pas antécédent.

Wieringa construit des subordonnées plus fermées que celles de Hooft; et par conséquent encore plus fermées que celle de Boccacalini. L'accent, qui tombe en néerlandais, dans les subordonnées ouvertes, sur la partie A, est relevé par Wieringa par des allitérations et des variations. Par les mêmes moyens stylistiques la fin verbale ordinaire de

la subordonnée devient souvent, dans les *Kundschaften*, une clause finale imposante. Quant à l'inversion de la subordonnée, Wieringa ne la maintient jamais lorsque le sujet n'est pas aussi antécédent, et ne la conserve que rarement lorsque le sujet joue le rôle d'antécédent.

Wieringa recherche la construction fermée non seulement de la subordonnée, mais même de la phrase entière. Comme les phrases intercalées doivent être aussi brèves que possible, pour que le lecteur ne perde pas le fil, cette recherche mène à un style très concis.

D. Propositions avec gérondif ou participe présent.

Le latin connaît un participe présent dont la fonction primaire est d'indiquer la simultanéité. „Mais” — je cite ici la *Syntaxe historique du français* de K. Sneyders de Vogel — à cette fonction primitive s'ajoutent tout naturellement d'autres nuances, parce que l'esprit humain aime à voir un rapport plus intime entre deux actions simultanées. Ainsi le participe présent exprime souvent un rapport de cause, de concession, etc.” Le latin connaît aussi le „gerundium”, qu'on nomme d'habitude substantif verbal. L'ablatif du gérondif peut exprimer toutes les fonctions rendue en général par l'ablatif d'un nom; de même que le participe présent peut empiéter, grâce à sa fonction sur le terrain, originalement réservé à l'ablatif du gérondif, de même l'ablatif du gérondif peut, grâce à ses fonctions modales et temporelles, pénétrer dans le domaine du participe présent.

Dans quelques langues romanes la forme du gérondif et celle du participe sont identiques; dans d'autres la distinction formelle subsiste, mais l'une des deux formes prédomine. C'est le cas de la langue italienne.

La tendance verbale du participe présent italien est extrêmement petite, le plus souvent il a une signification purement adjective. Le gérondif italien se développe de substantif verbal à adverbe verbal (Dans sa thèse intitulée *Participe présent et gérondif* B. H. J. Weerenbeck considère l'ablatif latin déjà comme un adverbe).

La question qui est de savoir jusqu'à quel point, dans la langue italienne, le gérondif a éliminé la participe présent, jusqu'à quel point il en a pris non seulement la fonction, mais aussi le caractère, peut encore être formulée de la façon suivante; le gérondif italien est-il quelquefois non pas un adverbe verbal, mais un adjectif verbal? En cherchant une réponse à cette question, nous pourrions nous baser sur le fait, que, tant que le gérondif est adverbe verbal, la proposition gérondive doit pouvoir être remplacée par une subordonnée conjonctive et ne peut être adéquat à une proposition relative. A mon avis la réponse à la question posée est celle-ci: La notion du caractère adverbial du gérondif ne s'est pas perdue dans la subconscience de l'Italien parlant ou écrivant, car il s'oppose à l'usage purement attributif du gérondif. Mais cette opposition n'est pas absolue. Les deux grammairiens italiens Trabalza et Allodoli citent comme exemple de l'emploi attributif du gérondif ces lignes de Verga: „le sembrava di vedere le spighe alte nel giugno curvandosi ad onda pel venticello”. Cependant, si l'on suppose que le gérondif „curvando” suggère une

certaine personnification des „spighe”, la participation active au courbement, la proposition gérondive peut très bien être remplacée ici par une proposition conjonctive.

Le plus souvent Hooft traduit le gérondif par un participe présent, Wieringa a souvent lui aussi préféré cette traduction, mais on rencontre chez lui également beaucoup de périphrases conjonctives. Un examen fait pour constater si Wieringa, pour la traduction de certaines fonctions précises de la proposition gérondive, a préféré le participe présent, pour d'autres fonctions la périphrase conjonctive, a eu un résultat négatif. Wieringa a aussi aimé à rendre le contenu de la proposition gérondive d'une façon concise, au moyen d'un complément prédictatif-attributif ou d'un complément prépositionnel. Il a traduit aussi plusieurs propositions gérondives par une préposition + infinitif. Enfin, on trouve dans les *Kundschapen* souvent une proposition relative ou une principale, pour remplacer une proposition gérondive des *Ragguagli*.

Nous distinguons les constructions non-absolues, absolues en apparence et réellement absolues. La proposition gérondive absolue en apparence contient un sujet identique à celui de la principale. Lorsque Wieringa traduisait une proposition de ce genre par une proposition à participe présent, il avait l'habitude de placer le sujet hors de la proposition subordonnée, de sorte que la construction devenait ainsi: principale interrompue par la subordonnée.

Nous avons nommé propositions absolues classiques celles dont aucune partie ne revient dans la principale. Des propositions gérondives absolues qu'on rencontre dans les *Ragguagli*, un nombre très restreint seulement est construit d'après ce modèle classique. Nous avons traité les rapports principaux qui pouvaient exister entre la principale et la proposition gérondive absolue de construction non-classique. Wieringa a évité à plusieurs reprises la construction absolue au moyen d'un changement du genre. La traduction qui en résulte excelle souvent par sa clarté et sa simplicité. Les cas où une proposition non-absolue de Boccalini a été remplacée dans les *Kundschapen* par une proposition absolue à participe présent, sont très rares.

Enfin, nous avons traité les propositions à participe présent dans les *Nieuwmaaren* ou dans les *Kundschapen* qui n'étaient pas une traduction d'une proposition gérondive de Boccalini.

E. Constructions avec infinitif.

Lorsque, dans la construction avec infinitif, on parle du sujet il s'agit non pas d'un sujet grammatical, mais d'un sujet logique. L'auteur laisse plus ou moins à la fantaisie du lecteur ou de l'auditeur le soin de définir ce sujet. Le sujet de l'infinitif peut être indiqué par une partie de la proposition ou ne l'est pas. Dans ce dernier cas le sujet est indéfini, c'est à dire qu'il appartient au groupe „on”, et nous pouvons le définir d'après la cohérence des phrases environnantes. Lorsqu'au contraire le sujet de l'infinitif est indiqué par une certaine partie de la proposition, il peut être tout de même le mot „on”, ou bien le pronom impersonnel „il”, mais d'habitude il est alors défini.

Par suite de son origine substantive l'infinitif ne peut s'accorder ni avec son sujet, ni avec le temps ou le genre. La formation d'infinitifs parfaits, futurs ou passifs, tels que nous les connaissons par le latin et le grec, est secondaire. Erwin Stimming, dans son ouvrage intitulé *Der Accusativus cum Infinitivo im Französischen* a remarqué qu'on méconnaît le caractère de l'infinitif roman, si l'on veut lui attribuer une fonction passive, partout où le sujet est indéfini. Dans la langue néerlandaise l'infinitif au sujet indéfini n'a une fonction nettement passive qu'après un auxiliaire. Tout comme le Français, qui préférera „j'y vois apporter une lettre” à „je vois apporter une lettre”, le Hollandais aimera modifier une expression telle que „ik zie een brief brengen” (je vois apporter une lettre). Dans „j'y vois apporter une lettre”, comme dans „je vois apporter une lettre”, l'infinitif peut avoir un sens actif ou passif, cependant le pronom „y” accentue la fonction verbale de l'infinitif et sa signification finale-consécutive.

Là où l'auxiliaire et l'infinitif sont combinés, il est conforme à leurs rapports réels de ne pas faire de distinction entre le sujet grammatical du verbum finitum et le sujet logique de l'infinitif; on parle alors simplement du sujet du prédicat.

I. Infinitif avec sujet exprimé.

Accusatif avec infinitif et accusatif avec infinitif prépositionnel.

La construction normale avec accusatif avec infinitif est composée ainsi: verbe régissant — accusatif qui est l'objet du verbe et en même temps sujet de l'infinitif — infinitif: Jubeo te venire.

Lorsque l'accusatif et l'infinitif forment un tout syntaxique, on arrive à la construction qu'on nomme d'habitude acc. avec inf. savant ou latin.

Par suite du déplacement de l'accent le verbe et l'infinitif peuvent aussi avoir des rapports étroits. Dans plusieurs langues on a observé ce phénomène après les verbes faire et laisser, et dans une mesure plus restreinte après les verbes de perception.

L'acc. avec inf. ordinaire est très fréquent dans les langues germaniques et romanes, mais dans les deux groupes on rencontre également l'acc. avec inf. savant. Cette construction peut être autochtone, ou peut être imitée du latin ou du grec. L'imitation du latin a prédominé dans la formation de l'acc. avec inf. roman savant; l'acc. avec inf. germanique savant n'est jamais arrivé à un développement important. Plus que dans le français, l'acc. avec inf. savant est resté d'usage dans la langue italienne pendant les derniers siècles, c'est à dire surtout dans la langue de la science et de la journalistique. Dans son livre intitulé *Der Accusativus cum Infinitivo im Italienischen* Schwendener a constaté que Boccacini ne se sert que relativement peu de l'acc. avec inf. savant.

En néerlandais l'acc. avec inf. est très fréquent. En outre la langue néerlandaise connaît des constructions telles que: „elk meent zijn uil een valk te zijn”, qu'on considérerait comme un exemple par excellence de l'acc. avec inf. savant. Il y a cependant une différence essentielle entre ces constructions néerlandaises et les constructions latines, françaises

et italiennes pour lesquelles on se sert du terme acc. avec inf. savant: c'est que en néerlandais l'infinitif est précédé d'une préposition. Cette habitude des grammairiens néerlandais, qui est de parler d'acc. avec inf. là où la préposition „te” précède l'infinitif, est réfutable: il faut s'en tenir au caractère formel et distinguer, à côté des acc. avec inf. ordinaire et savant, les acc. avec inf. prépositionnel ordinaire ou savant.

Ensuite nous nous sommes posé la question suivante: Jusqu'à quel point les acc. avec infin. savants dans le texte de Boccalini ont-ils été traduits par Hooft et Wieringa par des acc. avec „te” + inf. savants, et est-ce qu'on rencontre fréquemment dans les *Kundschaften* et les *Nieuwmaaren* un acc. avec „te” + inf. savant qui ne correspond pas à une acc. avec inf. italienne? La conclusion à laquelle nous sommes arrivés est celle-ci: Les constructions avec acc. + „te” + inf. savantes, et surtout celles avec accusatif pronominal qu'on trouve dans les *Kundschaften*, sont en grande partie originales, ne correspondent donc souvent pas à un acc. avec inf. chez Boccalini. Les cas sont rares où ils sont en effet la traduction d'un accusatif italien suivi d'un infinitif prépositionnel. Surtout la construction ayant pour accusatif un pronom relatif joue un rôle important dans la langue néerlandaise de ce temps, tout comme dans le français du dix-septième siècle. Hooft ne partage pas la préférence de Wieringa pour l'acc. avec „te” + inf. (préférence qui est en rapport avec sa prédilection pour la construction avec infin. + proposition relative en général). Nous avons trouvé chez Hooft quelques exemples de l'acc. avec „te” + inf. original, mais rien qu'un seul exemple d'un acc. avec „te” + inf. remplaçant un acc. avec inf. savant de Boccalini.

La fréquence de l'acc. avec „te” + inf. chez Wieringa accentue encore sa prédilection pour la construction fermée de la subordonnée et de la phrase entière.

Nominatif avec infinitif et nominatif avec infinitif prépositionnel.

Schwendener et Stimmung (auteur de *Der Accusativus cum Infinitivo im Französischen*) ont considéré le nom. avec inf. comme une „transposition” de l'acc. avec inf. Cependant il me semble inexact de ne voir dans le nom. avec inf. que la transposition au passif de l'acc. avec inf. Pour la construction de l'acc. avec inf. nous nous sommes basés sur certains rapports existant entre un verbe régissant, un accusatif et un infinitif. Afin de pouvoir parler d'un nom. avec inf., on cherchera donc les mêmes rapports entre un nominatif, un verbe régissant et un infinitif, c. à d. que le nominatif doit être aussi bien le sujet du verbe régissant (ou, s'il est conjugué avec auxiliaire, sujet de la combinaison auxiliaire et verbe régissant) que sujet de l'infinitif. Le nom. avec inf. peut très bien se trouver après une forme active du verbe, mais il est vrai que nous rencontrerons souvent des cas où nous nous demandons si le verbe est en effet régissant, ou s'il doit être considéré plus ou moins comme auxiliaire. S'il est évident qu'il s'agit de la construction nom. - auxiliaire - inf. nous préférons ne parler pas de nom. avec inf.

Dans les *Kundschaften* et les *Nieuwmaaren* on rencontre plusieurs constructions nom. avec „te” + inf., ayant pour verbe régissant une

forme active d'un verbe affectif, déclaratif, ou de volonté; pour la plus grande partie elles sont la traduction soit d'une construction avec proposition objective conjonctive, soit d'un nom. avec *di* + inf. On trouve passim dans les *Ragguagli* le nom. avec inf. après verbe au passif; il est souvent traduit par nom. avec „te” + inf. Dans les *Kundschaften* il y a plusieurs constructions nom. avec „te” + inf. après une forme passive du verbe, qui ne sont pas la traduction d'un nom. avec inf. ou d'un nom avec infinitif prépositionnel après forme passive du verbe; ces constructions soutiennent la solennité du style de Wieringa.

Datif avec infinitif et datif avec infinitif prépositionnel.

Aussi bien dans les langues germaniques que dans les langues romanes il existe des constructions où un datif rend le sujet de l'infinitif. Un exemple fréquemment cité de la bible gothique est *Mark. II. 23*: „jah warþ þairhgaggan imma sabbato daga þairh atisk”.

Dans les exemples cités par Stimming et Schwendener on trouve aussi bien le datif seul que la périphrase avec la préposition „a”. Il y a cependant des inconvénients à classer le datif périphrasé dans le groupe datif avec infinitif. parce qu'on peut discuter quel complément prépositionnel peut, on ne peut pas, être considéré comme périphrase du datif. Il me semble préférable de ne parler de datif avec inf. là où il y a une forme synthétique du datif, et de dire pour les autres cas que le sujet de l'infinitif peut être renfermé dans le substantif du complément prépositionnel.

Malgré le manque de déclinaison, on peut, en néerlandais, faire une distinction entre le datif et l'accusatif, distinction basée sur la fonction du mot dans la phrase. Finalement cette distinction dépend du jugement du lecteur (ou de l'auditeur), mais, surtout lorsqu'il s'agit de textes plus anciens, le lecteur se refusera souvent à attacher beaucoup de valeur à son propre jugement, celui-ci étant trop subjectif.

Les fonctions du datif peuvent être très diverses; on peut constater que Wieringa n'hésite pas à attribuer à une seule forme une fonction double, celle du véritable datif et celle d'instrument.

Les constructions datif avec „te” + inf. chez Hooft et chez Wieringa ne sont que rarement la traduction d'une construction analogue en italien.

Un examen des constructions datif avec „te” + inf. dans les *Nieuwmaeren* et les *Kundschaften* démontre que tous les deux, Hooft et Wieringa, s'en servent pour rendre le style solennel et professionnel de „il menante”.

Génitif avec infinitif et génitif avec infinitif prépositionnel.

Là où Wieringa ou Hooft traduisent des phrases telles que „propria virtù del vino più essendo scacciar la timidità dal cuore, che levar il giudicio dall' intelletto” par des phrases où le sujet de l'infinitif, précédé de „te”, est renfermé dans une forme synthétique du génitif, les constructions gén. périphrastique avec infinitif sont rendues par des constructions gén. avec inf. prépositionnel.

Sujet de l'infinitif exprimé par un adjectif ou un pronom possessif.
Le texte néerlandais donne des exemples de ces deux possibilités.

Sujet de l'infinitif exprimé par le nom d'un complément prépositionnel.

Cette possibilité a déjà été traitée dans le paragraphe sur le datif avec inf. Nous avons divisé en deux groupes les exemples pris dans les *Nieuwemaaren* et les *Kundschappen*, et les avons subdivisés ensuite d'après les prépositions: dans le groupe A le complément prépositionnel n'a pas de fonction ablative par rapport à l'infinitif, dans le groupe B le complément prépositionnel peut avoir une fonction ablative par rapport à l'infinitif.

II. Infinitifs dont le sujet n'est pas exprimé.

Il n'est pas toujours possible de distinguer nettement les infinitifs dont le sujet est exprimé et ceux dont il ne l'est pas.

Nous avons traité les constructions avec infinitif et avec *te* + infinitif, telles que s'en servent les deux traducteurs, d'après le plan suivant:

- A I. L'infinitif dépend d'un prédicat personnel avec verbe copulatif.
- A II. L'infinitif dépend d'un prédicat personnel sans verbe copulatif.
- B. L'infinitif dépend d'un prédicat impersonnel.
- C. L'infinitif n'a pas de prédicat.

CHAPITRE V. RABELAIS ET LES PAYS-BAS.

En dehors de la France l'influence de Rabelais s'est fait sentir le plus fortement dans les pays protestants. Dans son ouvrage intitulé *L'influence et la réputation de Rabelais* Sainéan considère comme „le plus vaste témoignage de l'influence absorbante de Rabelais le *Tableau des différends de la religion* de Marnix de Saint Aldegonde. Le style si complètement rabelaisien du *Tableau* est d'autant plus remarquable, si l'on tient compte du fait que *De Byencorff der H. Roomsche Kercke* (*La Ruche de la sainte Eglise catolique*) ne contient au fond aucun élément rabelaisien, bien qu'on ait souvent défendu l'opinion contraire. La première édition du *Byencorff* a paru en 1569, le *Tableau*, publié seulement après la mort de Marnix, en 1599, doit probablement être considéré comme une adaptation (composée par Marnix dans les dernières années de sa vie et restée inachevée) d'une rédaction française du *Byencorff* que Marnix avait déjà entreprise plus tôt. Un exemple caractéristique de la différence de style dans les deux rédactions, c'est celui-ci: la vache qui dans le *Byencorff* est suspendue, d'après un ancien proverbe hollandais, dans le cerisier, a été attachée dans le *Tableau* „par le bout de la queue au batail de la grande cloche de nostre dame de Paris”. Ce n'est qu'indirectement que Marnix a enrichi la littérature néerlandaise d'un ouvrage rabelaisien: en 1601 parut à Amsterdam une traduction en néerlandais, faite par un certain B.N., de la première partie du *Tableau* ¹⁾.

¹⁾ Cp. mon article intitulé *Rabelais, Marnix de Saint Aldegonde et B.N.* dans *Tijdschrift voor Nederlandsche Taal en Letterkunde*, 58, 1938.

La correspondance échangée entre l'auteur et diplomate Constantin Huygens et le ministre français Hugues de Lionne d'une part, le gouverneur d'Orange, Frédéric Baron de Dohna, d'autre part, révèle que ces hommes cherchaient et trouvaient de la récréation dans la lecture de l'„auteur", c'est à dire Rabelais¹⁾.

Antonius van Dale appréciait Rabelais et le magistrat de Nimègue Maître Justinus de Beyer attire, dans son journal, l'attention sur des emprunts à Rabelais chez J. B. Rousseau.

Un grand lecteur de Rabelais au XIXe siècle est Conrad Busken Huet. Au XXe siècle J. A. Sandfort a entrepris la traduction des Livres de Gargantua et de Pantagruel.

Il y a plusieurs éditions des *Œuvres* qu'on nomme les „Rabelais de Hollande du XVIIe siècle"; ce sont des éditions en deux volumes in octavo, sans mention de ville ou de nom, mais datées et munies du globe, qui était la marque des Elzevier. En 1711 a paru à Amsterdam la *Nouvelle édition des Œuvres*, de la main du savant réfugié français Jacob Le Duchat; il existe des contrefaçons et une réimpression de cette édition.

Au cours de la deuxième moitié du XVIIe siècle, à l'époque où „les Rabelais de Hollande du XVIIe siècle" sont imprimés, paraissent à Amsterdam chez Jan ten Hoorn les deux volumes de *Alle de geestige Werken van Mr. Francois Rabelais Met groote vlijt uyt het Fransch vertaelt door Claudio Gallitalo*. (*Œuvres spirituelles complètes de Maître François Rabelais . . . Traduites du français avec beaucoup d'application par Claudio Gallitalo*). Dans la préface de la traduction néerlandaise du *Satyricon* de Barclai ten Hoorn révèle que Wieringa, traducteur du *Satyricon*, a été aussi l'interprète de Rabelais.

CHAPITRE VI. ALLE DE GEESTIGE WERKEN VAN MR. FRANÇOIS RABELAIS.

On trouve un résumé approximatif en français de ce chapitre dans un article intitulé *N. J. Wieringa, traducteur hollandais de Rabelais*, qui a paru dans la revue *Humanisme et Renaissance* III 1936, page 43-51²⁾.

Le chapitre commence par une description des deux volumes de la traduction de Rabelais par Wieringa, édités par ten Hoorn en 1682. Cette traduction néerlandaise contient également les *Epistres de Maître François Rabelais*. J'ai examiné ensuite de quelles éditions des *Œuvres* de Rabelais Wieringa s'est servi. L'usage de l'allitération et de la variation est encore plus fréquent dans la traduction des *Œuvres* que dans celle des *Ragguagli di Parnaso*. Pour remplacer les nombreux mots forgés par Rabelais, Wieringa n'a pas cherché de traduction étymologique, mais il a essayé de trouver les mots qui suggéraient la même idée. Dans quelques passages la rime est très fréquente; Wieringa ne fait

¹⁾ Cp. mon article intitulé *Huygens et Rabelais*, *Tijdschrift voor Nederlandsche Taal- en Letterkunde*, 57, 1937. Un extrait de cet article et de celui cité plus haut a été envoyé à la revue *Humanisme et Renaissance*.

²⁾ Cet article, qui n'a pas été corrigé par moi, est défiguré par plusieurs fautes d'impression. Pour quelques modifications de mes points de vue, voir plus haut, page 107 n. 1, 287 n. 3, 320 n. 1.

pas un usage démesuré des jeux de mots. C'est surtout un grand pouvoir évocateur qui donne à son art de traduire sa plus grande importance. Inspiré par le son du texte français, ou bien par une possibilité d'allitération, de jeu de mots ou de traduction réaliste offerte par la langue néerlandaise, Wieringa trouve de nombreuses traductions libres, mais très pittoresques. Qu'il se soit quelquefois trompé, n'est pas étonnant pour un texte aussi difficile que les *Œuvres*; et encore, là où la connaissance de la langue française lui faisant défaut, — et il ne faut pas trop vite se résigner à cette conclusion, car la traduction est souvent très libre — Wieringa a trouvé souvent une traduction inexacte, il est vrai, mais pas en désaccord avec le contexte. Il a traduit les scènes joyeuses avec beaucoup de verve et de désinvolture, mais, tout en ayant le sens comique, il a toujours eu l'intuition de la gravité cachée souvent sous les railleries, de sorte que la traduction néerlandaise fait également valoir les passages sérieux; on peut dire sans réticence que le traducteur a pénétré jusqu'à „la substantifique mouëlle”. Dans mon article de la revue *Humanisme et Renaissance* cité ci-dessus, j'ai promis de défendre mes affirmations à l'appui de preuves; j'ai tenu cette promesse dans le texte néerlandais de ce chapitre.

CHAPITRE VII. JOHN BARCLAI ET LA TRADUCTION DE SON SATYRICON PAR WIERINGA.

Il existe une littérature assez abondante sur John Barclai et ses écrits. Surtout A. Collignon a étudié Barclai à fond: il a publié successivement *Notes sur l'Euphormion*, 1900-1901, *Notes sur l'Argenis*, 1902, et *Le portrait des Esprits (Icon Animorum) de Jean Barclay*, 1906. L'étude littéraire historique de K. F. Schmid intitulée *John Barclays Argenis*, 1904, complète d'une façon excellente les *Notes sur l'Argenis*.

La première partie de *Euphormionis Lusinini Satyricon* — première édition 1603 — raconte les aventures d'Euphormio, qui a quitté Lusia, sa patrie (l'Ecosse) pour voir d'autres pays; c'est une description fantastique des aventures du juriste William Barclai, père de John; dans *Euphormionis Lusinini Satyricon Pars secunda* — première édition 1607 — l'auteur se cache lui-même derrière le personnage d'Euphormio, et son père réapparaît sous le nom de Themistus.

Dans la deuxième partie Euphormio assiste à la représentation d'une tragi-comédie héroïque, dont le sujet est l'issue de la guerre des Mélandriers (les Espagnols) contre les habitants d'Icoléon (la Hollande septentrionale). Lorsqu'on compare cette pièce avec ceux des *Ragguagli di Parnaso* qui traitent de la révolte aux Pays-Bas, la comparaison tourne fortement au détriment de Barclai.

L'*Argenis* et le *Satyricon* (ce dernier ouvrage a été étendu jusqu'à cinq parties, une suite de Claude Barthl. Morisot, l'*Apologia Euphormionis pro se* et l'*Icon Animorum* y ayant été ajoutées) ont été édités plusieurs fois en Hollande. Une traduction de l'*Argenis* parut en 1643. Elle avait été faite d'après une traduction française, par J. H. Glazemaker, qui plus tard, le traduisit encore du latin, une fois qu'il possédait cette langue. Cette traduction d'après la „langue originale” a paru en 1680 à Amsterdam chez Jan ten Hoorn. En 1681 ten Hoorn édita une traduction de la

Seconde partie de l'*Argenis*, également de la main de Glazemaker. Cette suite de l'*Argenis* et en outre une traduction du *Satyricon* de Barclai avaient déjà été annoncées par l'éditeur dans l'avis *Au lecteur* de l'*Argenis*. En 1682 Glazemaker mourut, de sorte que ten Hoorn fut obligé de chercher un autre traducteur pour le *Satyricon*. Il finit par le trouver en Wieringa. *J. Barklai Satyricon of Heekelschrift . . . Uit het Latijn in 't Nederduytsche overgezet door N. J. Wieringa* (*Satyricon ou écrit satirique de J. Barklai; traduit du latin en néerlandais par N. J. Wieringa*) parut en 1683. Cette traduction supporte très bien la comparaison avec les traductions françaises du *Satyricon*.

CHAPITRE VIII. DE SECRETARIE OF SCHRYF-ZAAL VAN APOLLO.

En 1653 et 1656 parurent des éditions de *La Secretaria di Apollo che segue gli Ragguagli di Parnaso Del Boccacini* dont on trouve la description dans les études sur les Elzevier. Antonio Santa Croce, qu'on considère généralement comme l'auteur de cette suite des *Ragguagli di Parnaso*, s'est efforcé d'imiter Boccacini mais il disposait d'une fantaisie de beaucoup inférieure à celle de son modèle. Santa Croce n'était plus, comme Boccacini, anti-espagnol.

Jan ten Hoorn publia en 1697 la traduction de Wieringa de *De Secretaria di Apollo* sous le titre de *Secretarie of Schryf-Zaal van Apollo . . . Nu mede Vertaalt door den zelven Vertaaler Nicolaus Jarichides Wieringa* (*Secrétariat ou salle d'écriture d' Apollon . . . Traduit maintenant aussi par le même traducteur N. J. W.*). Le traduction contient un panégyrique signé Sylvius, qui peut très bien avoir été composé par Lambert van Bos. Wieringa a ajouté à cette traduction une dizaine de lettres dans lesquelles il compose à son tour des imitations des *Ragguagli di Parnaso*. Les lettres ont été rédigées sous l'impression de l'avènement au trône anglais du Stathouder Guillaume III. Wieringa se révèle être dévoué de toute son âme à la politique de Guillaume III et au protestantisme. Son Apollon ne tient plus à l'unité de religion. A l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes, Wieringa fait écrire à Apollon dans une lettre adressée à Louis XIV qu'il aurait été plus glorieux pour son Altesse et plus profitable à la prospérité de la France, s'il avait souffert l'existence des deux religions l'une à côté de l'autre, tant qu'elles ne compromettaient ni les mœurs ni la paix.

CHAPITRE IX. GREGORIO LETI ET LA TRADUCTION DE WIERINGA DE SON PHILIPPE II MONARQUE D'ESPAGNE.

La fidélité historique des écrits de Gregorio Leti est extrêmement douteuse. Lui-même n'a-t-il pas affirmé avoir répondu à la dauphine de France, qui lui demandait si tout ce qu'il racontait s'était réellement passé: „quel ch'è ben trovato benchè falso piace più che una relattione, mal composta, benchè vera". Plusieurs préfaces, e.a. l'*Instruzione* qui précède la *Vita di Filippo II*, révèlent l'opinion de Leti au sujet de la tâche de l'historien. Elle est de présenter son œuvre, d'une façon qui ne soit ni trop dénudée ni trop ornée.

L'auteur-aventurier Gregorio Leti, dont la plume s'était beaucoup fait craindre, passa à Amsterdam les dernières années de sa vie

(1683-1701). Il avait postulé en vain une position officielle d'historiographe en France et en Angleterre; la municipalité d'Amsterdam lui procura le titre d'historiographe de la ville et le chargea d'enseigner l'histoire et l'italien aux enfants des patriciens. Sa fille Mari épousa en 1691 le théologien remontrant et savant universel Jean le Clerc. Ce dernier a écrit des articles favorables à l'égard de son beau-père pour les *Nouvelles de la république littéraire*, de Bayle et pour le *Grand dictionnaire historique* de Moréri; bien qu'il fût loin d'approuver toutes les productions historiques de Leti, il l'a pourtant soutenu dans un conflit avec les imprimeurs amsterdamois.

A Amsterdam Leti continua à composer ses ouvrages avec un zèle non affaibli; en 1700 il put se glorifier d'avoir écrit plus de cent livres. J'ai essayé d'énumérer les écrits publiés par Leti pendant son séjour à Amsterdam, ainsi que de ses ouvrages antérieurs publiés en Hollande.

Il est facile de faire comme Prosper Marchand et de se détourner de Leti en disant „compilateur banal en venal”, mais un jugement aussi impitoyable — prononcé aussi par Belloni — fait tort à Leti à un certain point. L'attitude de Luigi Fassò à l'égard de Leti paraît plus juste; Fassò a donné dans *Avventurieri della penna del Seicento* un compte rendu détaillé et amusant de la vie et des aspirations de Leti. Sans se laisser prendre par les belles paroles de celui-ci, il a évalué ses écrits à leur juste valeur. De nombreuses légendes doivent leur existence à Leti, cependant personne n'était plus convaincu de son désintéressement, et du haut intérêt de son œuvre que lui-même.

L'œuvre de Leti a été une source importante de la romancière Madame Bosboom-Toussaint (1812-1886).

Nous avons su trouver une douzaine de traductions néerlandaises d'ouvrages de Leti, mais il est très possible que notre liste soit incomplète, car *Het leven van Filips de II koning van Spanien . . . In 't Nederduyts vertaalt door Mr. N. J. Wieringa (Vie de Philippe II, roi d'Espagne . . . Traduit en néerlandais par maître N.J.W.)* y figure au numéro 9, tandis que Leti déclare dans sa préface de la version néerlandaise que c'est le douzième de ses ouvrages qui est traduit en néerlandais. *Het leven van Filips de II* par Wieringa parut en 1699 à la Haye chez Engelbreght Boucquet; en 1733 les Janssoon van Waesberge, d'Amsterdam, en donnèrent une édition légèrement modifiée, dans laquelle le nom de Wieringa a disparu du page du titre. On prétendait avoir corrigé dans cette édition les „nombreuses erreurs grossières” de la première; en réalité la plupart des corrections ne sont que des modifications insignifiantes. Il est vrai cependant que cet ouvrage de Wieringa aurait très bien supporté la correction, car *Het leven van Filips de II* est une traduction négligée d'un ouvrage qui en lui-même était déjà loin d'être supérieur.

Toutefois, par les traductions qu'il a faites pendant les meilleures années de sa vie, Wieringa a contribué largement à l'enrichissement de la littérature et de la culture néerlandaises.